

même. Pour boire, pour manger, pour dormir, il faudrait la permission du gouvernement. On ne pourrait avoir ni une vache, ni un veau, ni une poule à soi. L'âne et le porc appartiendraient à la commune ; le bêt lui-même serait à tout le monde.

Ce socialiste-là m'a paru encore plus fou que le précédent, c'est-à-dire d'une folie plus avancée. Je ne sais vraiment pas où ces gens-là ont la tête, ni à quoi ils songent, pour venir nous conter de semblables sottises. Il faut qu'ils nous croient bien bêtes, bien ignorants ou bien corrompus. Eux qui n'ont rien à perdre, rien à ménager, et qui ne peuvent que gagner au désordre. Ils font leur métier d'anarchistes et de bandits ; cela se conçoit. Ils voudraient pouvoir voler et piller tout le monde. Ils ne respectent rien, pas plus le passé que le présent, pas plus ce qui a été que ce qui est. Ils ne s'inquiètent de rien ; car que leur importe la justice, la loi, la morale, la société, la religion ? Leurs idées n'ont rien de commun avec celles-là. Quand j'entends ces partageux-là me parler, il me prend toujours envie de les chasser à coups de bâton.

Je dis partageux, mon garçon, parce que tous ces fous-là sont des partageux comme toi ; vous ne différez que dans les moyens. Toi, je ne t'en veux pas ; tu es un enfant, et puis tu n'es pas obstiné dans tes opinions : tu changera bien vite quand tu verras un peu plus clair. Mais, pour tant qu'à ces gredins qui s'appellent démocrates, socialistes, communistes, rouges, montagnards, révolutionnaires, hommes avancés, hommes de progrès etc., tous ceux-là, vois-tu, sont des partageux.

Ils ont voulu la république, ils l'ont ; ils ont voulu la république démocratique, c'est-à-dire avec le suffrage universel, ils l'ont encore : que veulent-ils de plus ? Ils veulent qu'il n'y ait plus de riches. C'est vouloir qu'il n'y ait plus d'hommes meilleurs, plus actifs, plus intelligents que d'autres : c'est vouloir que le bon noyer soit semblable au mauvais et qu'il donne de mauvaises noix. Quand l'égalité n'est pas possible par en haut, les démocrates la veulent par en bas. Incapables d'être grands comme les grands, ils les veulent rendre petits et misérables comme eux.

Que m'importe que le partage des propriétés, que la ruine de tous, s'opère par mesures lentes et successives, comme l'essayent les démocrates avec l'impôt progressif et l'organisation gratuite de tous les services publics ;

Ou bien à l'aide de moyens plus prompts, semblables à ceux que proposent les socialistes en voulant faire rentrer toutes les industries, toutes les fortunes dans les mains de l'Etat ;

Ou bien enfin à l'aide du moyen violent des communistes, qui consiste à dépouiller tout le monde pour faire un nouveau partage de la terre !

Quoique différents dans leurs principes et dans leurs méthodes, tous ces gens-là n'en sont pas moins des partageux. En empêchant le développement des fortunes, ils empêchent aussi leur naissance et leur formation. Celui qui n'a rien ne peut acquérir ; celui qui a n'ose point conserver. Le travail s'arrête ; l'inquiétude règne partout, et sa compagne la misère accourt en croupe derrière elle.

Les partageux ne sont pas nombreux, mais ils font beaucoup de bruit, et ils sont d'autant plus à craindre, que le nombre en est plus petit. Si un homme voulait s'emparer de notre village, il

commencerait par faire bien peur et par emprisonner ou pendre ceux qui lui résisteraient. Les partageux feraient de même pour la France. Etant très-peu nombreux, ils emploieraient des moyens très-violents. Aussi parlent-ils sans cesse de sang, de vol, de pillage, de guillotine et d'incendie, c'est ce qu'ils ont déjà fait en 93. Malheur à eux ! malheur à nous ! Il faut que nous soyons bien coupables, pour que Dieu nous envoie de semblables fléaux ! Mieux vaudrait cent fois la peste, la morve ou le charbon !

Ainsi, les uns veulent nous ruiner et nous corrompre par des lois injustes ; les autres veulent tout mettre en commun, terres, propriétés, familles ; d'autres enfin veulent tout partager en portions égales pour enrichir les paresseux, les fainéants et les voleurs ; tels sont, mes amis, les diverses espèces de démocrates que nous appelons partageux ; c'est comme dans les haricots, il y a les blancs, les rouges et les gris ; c'est toujours des haricots. Les républicains sont rouges, rouges tendres ou rouges-sang ; mais c'est toujours rouges. Le meilleur des rouges ne vaut pas grand-chose. Vous savez, on dit tous bons, tous mauvais ; dans les républicains, c'est tous mauvais.

Et puis un rouge n'est pas un homme, c'est un rouge ; il ne raisonne pas, il ne pense plus. Il n'a plus ni le sens du vrai ; ni le sens du juste. ni celui du beau et du bien. Ça n'est pas un être moral, intelligent et libre comme vous et moi. Sans dignité, sans moralité, sans intelligence, il fait sacrifice de sa liberté, de ses instincts et de ses idées au triomphe des passions les plus brutales et les plus grossières ; c'est un être déchu et dégénéré. Il porte bien, du reste, sur sa figure, le signe de cette déchéance. Une physionomie abattue, abrutie, sans expression ; des yeux ternes, mobiles, n'osant jamais regarder en face et fuyant comme ceux du cochon : les traits grossiers, sans harmonie entre eux ; le front bas, froid, comprimé et déprimé ; la bouche muette et insignifiante comme celle de l'âne ; les lèvres fortes, proéminentes, indice de passions basses ; le nez sans finesse, sans mobilité, gros, large et fortement attaché au visage : voilà les caractères généraux de ressemblance que vous trouverez chez la plupart des partageux. Ils portent gravée sur toute leur figure la stupidité des doctrines et des idées avec lesquelles ils vivent.

Les partageux n'ont qu'une raison ; ils disent : Vous êtes riches, donc vous êtes égoïstes. Il serait plus juste de leur retourner le même raisonnement et de leur dire : Vous êtes pauvres, donc vous êtes des voleurs ; vous n'avez rien à perdre, rien à risquer, si ce n'est votre peau, qui ne vaut pas grand-chose ; donc vous avez intérêt à faire des révolutions ; donc vous êtes de mauvaise foi, ou plutôt vous n'êtes rien, mais vous voulez le désordre et l'anarchie, parce que vous espérez y gagner quelque argent ou quelque place.

En effet, mes amis, cette tourbe des villes et des campagnes que nous appelons des *partageux* ne possède ni sou vaillant ni vertu au cœur ; c'est le rebut, l'écume de la société ; la société les a repoussés parce qu'ils ne sont bons à rien, ils la repoussent à leur tour et veulent la détruire. Ils ont pour appui et pour amis naturels les vauriens de tous les pays, qui ne craignent ni Dieu ni diable, les condamnés de toutes les races, les esclaves de toutes les passions et de tous les préjugés.